

ve plus éclatante de cette vérité que la vocation de ces sept jeunes filles ? Azilda avait 24 ans lorsque suivant l'exemple de ses aînées elle entra en religion. C'était en septembre 1858. La Sœur Marie Bonsecours avait déjà commencé à Montréal l'œuvre des Sourdes-Muettes, qu'elle avait réunies en petit nombre à l'hospice St. Joseph. Il n'y a nul doute que cette œuvre ne sourit dès lors à Azilda, et qu'un des motifs principaux qui déterminèrent son élection fut le désir de se consacrer à l'éducation de ces pauvres enfants, privés par la nature de la connaissance de Dieu et des vérités nécessaires au salut. A peine eut-elle pris le saint habit, qu'elle alla partager les travaux et le dévouement de sa sœur. Depuis ce temps elle ne quitta ses chères muettes, que pour aller pendant un an se perfectionner dans l'étude des signes. C'est à New-York qu'elle passa cette année, chez les Sœurs de Charité, au coin de la 5^{me} avenue et de la 49^{me} rue.

La Sœur Ildefonse y laissa autant d'amies qu'il y avait de personnes dans la maison, et nous avons, nous-même, dans différents voyages à New-York, retrouvé encore vivant chez les Sœurs de Charité le souvenir de cette amitié. Revenue à Montréal elle aida Sœur Marie Bonsecours à porter le lourd fardeau d'une institution qui n'avait d'autres ressources que le dévouement de ses directrices et la charité des fidèles. Il fallait s'industrier et surtout travailler pour créer des ressources qui étaient loin de répondre aux besoins. Ce n'étaient point seulement les soixante ou quatre-vingts muettes de l'établissement qui excitaient la compassion et la charité de ces bonnes Sœurs, c'étaient encore les huit ou neuf cents pauvres petites muettes de toute la province. Oh ! qu'elles auraient voulu pouvoir les loger toutes. Il fallait souvent quêter. Qui pouvait mieux qu'elles faire appel à la charité des fidèles ? Elles qui avaient consacré à cette belle œuvre non-seulement leur existence tout entière, mais aussi tout le patrimoine de leur famille ! Que de refus cependant, que d'humiliations elles n'eurent point à essuyer ? Quelles inquiétudes pour l'avenir d'un établissement qui vivait qu'au jour le jour ! Il faut avoir été le confident de ces belles Ames pour savoir ce qu'elles ont eu à souffrir. Nous ne pouvons nous rappeler sans être touché jusqu'aux larmes une des dernières paroles de Sœur Marie Bonsecours. Oubliant ses cruelles souff-